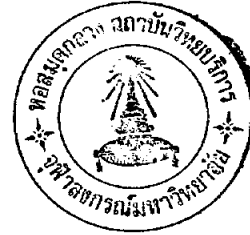


CHAPITRE I

L'ORIGINE DES CONTES



L'Influence de l'Orient

Afin de préciser l'origine des contes de Voltaire, il convient d'étudier d'abord la tradition littéraire de l'Orient qui, exerçant une influence assez déterminante sur quantité d'oeuvres françaises, s'épanouissait à la fin du XVIIe siècle et surtout au début du XVIIIe siècle.¹ L'étude des principales sources de cette tradition: récits de voyages, relations commerciales ou politiques, compte-rendus des missionnaires aidera à mieux cerner l'influence et les manifestations du goût oriental dans la littérature française.

Si par curiosité d'analyse nous poussons jusqu'à nous demander à quelle époque est né ce goût et quels sont les premiers aspects sous lesquels il s'est manifesté, nous devons remonter jusqu'au Moyen-Age puisque sans aucun doute, les Français ne se sont pas renseignés sur l'Orient au siècle classique; "... ils le connaissent depuis longtemps et lui avaient donné place dans leur littérature dès ses origines. Il pourrait donc paraître naturel qu'on fit commencer cette

¹ André Lagarde et Laurent Michard, XVIIIe siècle (Paris : Bordas, 1966), pp. 13-14, 79.

étude au moyen âge;"¹ On constate non seulement que le XIIIe siècle est marqué par une certaine redécouverte de la pensée antique - les oeuvres du philosophe Aristote étaient traduites en arabe, les oeuvres arabes sont traduites en latin à leur tour par les lettrés d'Espagne et de Sicile.- mais aussi que c'est une époque où l'on s'intéresse aux peuples lointains à cause des croisades, intermédiaire le plus remarquable qui joint les deux civilisations différentes.

Malgré le système féodal qui contraignait les serfs à être sédentaires pendant toute leur vie, les autres, barons, clercs, bourgeois des cités, agités par la foi, passaient une partie de leur vie en pays lointains. La forme et la couleur de l'Occident médiéval résident dans la répugnance pour les musulmans. C'est de l'énervernement centenaire, de la lutte **successivement** poursuivie contre eux qu'est sorti le mouvement des croisades. Huit en deux siècles (1095-1204); de multiples expéditions entraînaient les barons flamands, bourguignons, champenois, normands, parisiens, auvergnats à libérer, défendre, ou reconquérir le Saint-Sépulcre. A deux

¹Pierre Martino, L'Orient dans la littérature française au XVIIe et au XVIIIe siècle (Genève : Slatkine Reprints, 1970), p.4.

²Jean Guéhenno, et al. Plaisir de lire-moyen âge (Paris : Armand Colin, 1965), p.270.

reprises, ils fondaient des royaumes en Judée puis à Byzance. Ils construisaient des forteresses, peuplaient les villes et les ports, fréquentaient les populations locales. La présence française était envahissante et profonde. Chaque jour excités par les récits des pèlerins, les chrétiens fervents éprouvaient un ressentiment de plus en plus marqué pour les païens qui mettaient les mains sur les lieux saints. D'après Monsieur Georges Duby, un des auteurs d'une étude sur le Moyen-Age:

...la croisade est de tradition, tous les mâles de vocation militaire partent à tour de rôle et certains, à peine revenus, cherchent le moyen de s'en aller de nouveau.¹

Mais ces contacts prolongés entraînent simultanément l'essor du commerce de l'Occident. Dans l'espoir d'un profit suscité par les descriptions des croisés à l'égard de l'Orient, des marchands, des bourgeois s'en allèrent en direction du Proche-Orient trafiquer avec des caravaniers arabes sur les tapis de Turquie, les pierres précieuses de Perse, les épices indiennes, la soie et le satin de Chine. On peut dire que "...les échanges dès le début du Moyen-Age sont nombreux et fréquents." et que "... au temps des croisades, l'extension du commerce fut

¹Edouard Perroy, et al. Histoire générale des civilisations - Le Moyen Age (Paris : PUF, 1961) p.270.

considérable, et elle sut grandir encore jusqu'au XIV^e siècle."¹ A partir du XIII^e siècle, les relations et les échanges se multipliaient, malgré les guerres. Des courants commerciaux aidèrent à l'établissement de relations entre la France pluvieuse et l'Orient brillant de soleil et, quelquefois, à la fraternisation entre chevaliers chrétiens et émirs arabes. (Richard Coeur de Lion, prince angevin en est un bon exemple: il eut de l'estime pour Saladin bien qu'il ait été roi d'Angleterre.) D'ailleurs la Palestine est la porte ouverte sur la prestigieuse Asie. Monsieur Gebhart assure dans Conteurs florentins:

Les caravanes de Florence, de Venise, de Bruges... rapportent de Perse, de l'Inde, de la Chine, dans leurs ballots, avec l'ivoire, la poudre d'or et la soie, la vision de civilisations éblouissantes et de religions plus étranges encore, pour la chrétienté, que l'islamisme.²

Par surcroît si, dès le XIII^e siècle, les rapports sont persistants entre l'Europe et le Proche-Orient en raison des Croisades et du mouvement commercial qui suit, les horizons s'élargissent encore au siècle suivant.

On avait effectivement quelque écho des conquêtes mongoles, - ne serait-ce que par l'effroi qu'elles

¹Pierre Martimo, L'Orient dans la littérature française au XVII^e et au XVIII^e siècle, pp.10-11.

²Ibid.,

inspiraient en Europe centrale et dans le monde musulman. L'illustre Gengis Khan, en 1215, s'était emparé de Pékin, et bientôt il allait mettre la Chine entière dans un état de dépendance. Or, en 1245, le pape Innocent IV prenait la résolution d'entrer en contact avec les Mongols et leur envoyait trois frères franciscains dont l'un, Jean du Plan-Carpin, devait rédiger le récit de son voyage; quelques années plus tard, le roi Saint-Louis dans la même intention envoyait un autre franciscain, Guillaume de Rubrouk qui, arrivé à la cour du Grand Khan, à Karakorum, en Chine du Nord, avait la surprise d'y trouver un joaillier parisien, Guillaume Boucher, dont le frère tenait boutique à Paris sur le Grand-Pont, et qui s'était mis au service du conquérant oriental. Rubrouk écrivait aussi ses souvenirs.¹

Ainsi sont nombreuses les oeuvres littéraires médiévales qui se sont enrichies d'éléments orientaux ou même qui sont tout entières tirées de quelque fiction arabe. Par exemple, des romans: Partenopeus de Blois, Cligès de Chrétien de Troyes, Cléomadès, Berinus, Clarus, L'Escoufle Enacle de Gautier d'Arras; des fables: D'Un écolier amoureux de la fille du Soudan (Sultan) de Babylone.² La lutte de la Croix contre le Croissant inspire plusieurs

¹Jean Guéhenno, et al. Plaisir de lire - moyen âge, pp.159-160.

²Roger Mathé, L'Exotisme d'Homère à Le Clézio (Paris : Bordas, 1972), p.49.

gestes. On se souvient des musulmans dans les gestes : la Chanson de Roland et Le pèlerinage de Charlemagne à Jérusalem. Mais l'oeuvre la plus connue est celle de Marco Polo.¹ Ayant vécu vingt ans chez les Mongols, parcouru la Perse, l'Inde, la Chine, abordé peut-être aussi au Japon, Marco Polo narre ses voyages en français, qui fait figure de langage international à l'époque, dans ses oeuvres à la fin du XIII^e siècle sous le règne de Philippe IV le Bel. Ses récits qui sont un extraordinaire mélange de vérité et de merveilleux, évoquent des pays de l'Extrême-Orient et frappent par leur précision, leur accent de sincérité. Il s'intéresse aussi en particulier aux problèmes économiques et aux questions se rapportant à la navigation. On pourrait dire que son ouvrage, même s'il est peu connu avant la pré-Renaissance, est l'unique livre authentiquement exotique de cette période.²

¹ Marco Polo (1254-1323), originaire de Venise, avait séjourné près de vingt ans en Chine où son père et son oncle s'étaient rendus dès l'année 1250; la Chine se trouvait alors sous la domination des Mongols, et les deux frères Polo avaient été admis dans l'intimité du Grand Khan qui avait fait d'eux ses ambassadeurs en Occident. Marco Polo lui-même les avait accompagnés dans ce voyage, plus tard, en 1299, il devait dicter la relation de ses voyages en décrivant les moeurs et les coutumes mongoles.

² Roger Mathé, L'Exotisme d'Homère à Le Clézio, p.51.

Il faut préciser cependant que l'Orient eut une influence assez peu marquée sur la littérature du Moyen-Age et que, même lorsque ce dernier s'y intéressait, la vision de l'Orient fut modelée et déformée par l'idée religieuse. Dans la littérature médiévale l'Orient était déguisé et se manifestait sous un aspect étrange: Mahomet paraissait une manière de brigand, un possédé du diable commettant toute sorte de vilenies et d'impostures.¹ Les Sarrasins ou les Musulmans semblaient être outrancièrément sanguinaires à l'égard des chrétiens. Obsédés par leur ferveur ardente et par leur haine, les chrétiens ne pouvaient pas se rendre compte du vrai caractère et des moeurs des gens du pays qu'ils occupaient; d'après les rares renseignements qu'on recevait sur eux, on les estimait abominables avant même de les avoir bien entendus. Dans le domaine commercial, préoccupés seulement de leurs intérêts financiers, les trafiquants ne s'attachent pas aux pays qu'ils parcourent. Peu à peu la curiosité pour l'Orient s'alanguit car les gens du Moyen-Age voyagèrent en pèlerins, en soldats, en marchands, non pas en touristes ou en explorateurs. Sauf, celles de Marco Polo, leurs oeuvres littéraires ne peuvent porter un témoignage authentique sur des pays voués à Satan.

006318

¹ Pierre Martino, L'Orient dans la littérature française au XVIIe siècle et au XVIIIe siècle, p.6.

Elles présentent seulement le luxe satanique, opposé à la simplicité pure des chrétiens, ou l'exotisme de quelques mots étrangers. L'épopée médiévale donne une image rudimentaire souvent caricaturale des Infidèles.

De même qu'au Moyen-Age, l'exotisme, surtout oriental, eut peu d'empreinte aux XVe et XVIe siècle. Il n'occupe que peu de place dans les oeuvres de quelque importance car, quand l'élan vieilli des Croisades s'exténua (Saint Louis meurt en 1270 sur la colline de Byrsa, près de Tunis), l'intérêt relatif porté à l'Orient disparut.¹ D'autant plus qu'aux XIVe et XVe siècle, les Français étaient déchirés par des guerres étrangères et civiles. Les érudits de la Renaissance, les écrivains d'alors, s'enfermaient dans des salles de collèges et se plongeaient dans les livres anciens. Ils feignaient d'ignorer ce qui n'était pas l'héritage d'Athènes, de Rome, inconscients des voyages, des expéditions maritimes, des terres nouvelles. Rabelais, quoiqu'il promène ses héros gigantesques dans maints domaines ne les mit pas en scène dans l'Inde ou en Chine mais dans son pays natal, voire à Paris, au quartier Latin. ^{Taine}Montesquieu lui nom plus, ne sembla jamais avoir la moindre hantise de l'Orient. S'il parle des veuves indouss qui se suicident sur le tombeau du mari, c'est qu'il a lu cette coutume dans Properce.²

¹Roger Mathé, L'Exotisme d'Homère à Le Clézio, p.59.

²Ibid., p.61.

Malgré que les hommes de lettres de l'époque étaient des humanistes qui se proposaient pour but la connaissance totale de l'être humain, il semble que dès lors le goût pour l'Orient soit mort.

C'est seulement vers la seconde moitié du XVII^e et le début du XVIII^e siècle que ce goût oriental recommença à se former. Quels sont les moyens d'information? Par quelles étapes successives se déroule la connaissance de l'Orient? Quelles sont les principales sources?

Tout naturellement, on se préoccupera d'abord des récits de voyage car ils sont le premier et le principal instrument d'information sur l'Orient. La conception qu'ils en donnent est, si l'on peut dire, la base même de la tradition littéraire postérieure. La matière des récits de voyage de Thévenot, de Bernier, de Chardin, de Tavernier, de Lucas est d'une vraie et profitable richesse ainsi que le précisent Messieurs Lagarde et Michard:

L'Orient était très à la mode en France depuis les récits de voyages de Tavernier (1676-1679) et de Chardin (1711) (...) Dès la fin du XVII^e siècle, les récits de voyages sont à la mode. Tavernier transporte ses lecteurs en Turquie, en Perse, aux Indes; Bernier et le P. Le Comte visitent la Chine, Chardin la Perse et les Indes; à son retour d'Amérique, le baron de Lahontan publie ses Voyages, ses Mémoires, ses Dialogues (1703).¹

¹ André Lagarde et Laurent Michard, XVIII^e siècle, pp. 13, 79.

Les détails sont exacts et précis, qu'il s'agisse d'indications géographiques, de longueurs de route, ou de traits de mœurs; on (en bannit des histoires stupides et des révélations étranges. Grâce à l'érudition des voyageurs, ce qui manque aux voyageurs précédents, les récits comportent des observations sur les coutumes politiques des nations d'Asie, leurs doctrines religieuses leurs croyances et leurs pratiques, le détail de leurs cultures et même l'archéologie. Ils savent du moins la langue des hommes chez qui ils vont habiter. Thénevot, neveu d'un garde de la Bibliothèque du roi passe plusieurs années de sa jeunesse à l'étude préalable des langues orientales. Bernier est médecin, Lucas archéologue de profession, même Tavernier et Chardin qui sont simplement marchand et joaillier savent le prix et l'utilité des recherches.¹ Jean-Jacques Rousseau admire dans son Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité, "...le joaillier Chardin qui a voyagé comme Platon n'a rien laissé à dire sur la Perse."²

Par ailleurs leurs observations ne sont point hâtives; tous séjournent dans les pays dont ils

¹Pierre Martino, L'Orient dans la littérature française au XVIIe et au XVIIIe siècle, pp.56-60.

²Jean-Jacques Rousseau, Rousseau, œuvres complètes (Paris: Seuil, 1971), p.257.

décrivent les mœurs: Tavernier y fait successivement six voyages, Bernier y reste douze ans et étudie les aspects divers comme le ferait un économiste du XVIIIe siècle: circulation monétaire, force apparente du gouvernement mogol, théorie qui fait du souverain le propriétaire absolu des terres.¹ Déjà, ainsi que plus tard, Voltaire cherche dans ces récits la matière de ses contes philosophiques.

Ainsi, il n'est pas étonnant qu'aux environs de 1665 la faveur du public pour les petits livres qui viennent leur parler des contrées orientales croisse considérablement. L'impression de ce genre de livres double tout d'un coup; si l'on s'en tient aux chiffres, on ne sera pas éloigné de la vérité en estimant qu'il en paraît environ quatre tous les trois ans.¹ Mais la production augmente plus encore au XVIIIe siècle; elle est particulièrement abondante entre 1710 et 1730. Il n'est pas exagéré de dire qu'il est publié en moyenne deux volumes par an. Pendant ces quatre-vingts

¹ Par exemple, de 1673 à 1676: -Daulier Deslandes, Beautés de la Perse, 1673. -De la Haye et Caron, Voyage aux Grandes Indes, 1674. -Thénevot, Suite du voyage au Levant, 1674. -Tavernier, Voyages en Turquie, en Perse et aux Indes, 1676. De 1684 à 1686: -Thénevot, Voyages (Indes), 1684. -Dellon, Relation d'un voyage aux Indes orientales, 1685. -Chardin, Voyages en Perse et autres lieux de l'Asie, 1686. -Le P. Tachard et de Choisy, Voyages au Siam, 1686 et 1687.

années (1665-1745) - près d'un siècle - il paraît environ une centaine de relations de voyages (si l'on compte aussi les rééditions on parvient au total de cent cinquante) où l'Inde tient toujours de beaucoup la première place, ensuite la Turquie et la Perse; la Chine, le Japon et le Siam y sont révélés moins fréquemment.¹ L'apparition remarquable de ces récits de voyages suscite la formation du goût exotique, dans le domaine littéraire surtout. Nous constaterons les effets de cette influence plus tard.

En même temps que le goût du public pour l'Orient était excité par des récits de voyage, les relations commerciales contribuaient non moins assidûment à éveiller la curiosité française sur l'Asie. Les cargaisons rapportées de l'Inde, de la Perse, de la Turquie ou même de la Chine ne faisaient pas seulement la richesse des négociants, elles entretenaient aussi envers le public une certaine curiosité profitable. Les objets exotiques: les soies, les épices, les tapis, les boîtes de laque, le thé, les porcelaines se répandaient dans un cercle d'acheteurs: d'année en année le goût des produits exotiques se développait jusqu'à ce qu'il soit devenu la mode. Le XVIIIe siècle se préoccupe du cadre; il y a des influences asiatiques très sérieuses dans la décoration des appartements et dans le mobilier lui-même. Les tapis de Turquie ou de Perse étaient connus depuis le

¹ Pierre Martino, L'Orient dans la littérature française au XVIIe et au XVIIIe siècle, p.54.

Moyen-Age, mais la mode s'en développe seulement à l'époque de Louis XIV et l'éventail ou le parasol oriental n'était plus une rareté sous le règne de Louis XV. Plus encore, dès 1673 une manufacture de porcelaines se fonda à Rouen, et en 1686 on put montrer aux ambassadeurs siamois des porcelaines "imitant si bien celles d'Orient que plusieurs personnes ont été trompées à leur vue" et le XVIII^e siècle est la plus belle époque de cette industrie.¹ Monsieur Molinier écrit au sujet de cette influence asiatique dans le Mobilier français du XVII^e siècle et du XVIII^e siècle,

On n'a point jusqu'ici tenu peut-être assez compte de cette influence de l'art de l'Extrême-Orient sur le développement de notre style moderne... Les habitudes que cette mode de la chinoiserie a inspirées peu à peu à notre oeil sont donc plus profondément enracinées en réalité qu'on ne le croit, et il faut en tenir largement compte dans l'appréciation de l'origine des styles français du XVIII^e siècle²

En un mot, les bibelots orientaux devenaient un indispensable ornement des salons; peut-être lisait-on mieux un voyage en Turquie près d'un tapis persan, ou s'amusait-on plus à un "roman chinois" si l'on arrêtait de temps en temps la lecture pour priser dans une tabatière de laque.

En plus, cette sorte de mode ne s'arrête pas seulement aux bibelots mais aussi s'éprend-on des peintures et des gravures dont les sujets concernent des régions

^{1,2} Ibid., pp. 343-346.



lointaines. Les peintres sont payés pour représenter les femmes en sultane et en odalisques, les hommes en huissiers du sérail. Ce goût pour l'exotisme répond admirablement aux désirs d'une société prête à accueillir une dimension nouvelle du monde. Dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle, les Encyclopédistes ont élargi le monde; l'imagination veut le parcourir à sa guise. La Compagnie des Indes apporte des thèmes nouveaux. Les peintres s'inspirent des objets exotiques rapportés par les voyageurs pour créer des mondes imaginaires. Ils cherchent à surprendre et à plaire. Toute une clientèle, qui se dépayse en employant un domestique noir, en s'habillant en persan ou en sultane (aussi bien qu'en paysan ou en bergère d'ailleurs), aime à décorer ses intérieurs de tableaux aux sujets exotiques. Boucher, par exemple a représenté plusieurs fois "Mademoiselle O'Murphy en odalisque". (Musée du Louvre) Les graveurs, eux aussi reproduisent les sujets qu'ils croient propres à satisfaire le goût du grand public: le Sultan galant, la Sultane favorite, le Grand Seigneur au milieu de ses femmes, le Gouverneur du sérail choisissant les femmes...etc.

Les marchands prennent des initiatives qui cherchent à nous mettre en contact direct avec l'Orient. Quelques-uns d'entre eux envoyèrent en Inde, à une époque où l'on ne la connaissait guère (1635), un navire qui revint richement chargé et fit naître des espérances de richesses; plus tard

à la fin du XVII^e siècle, l'attention du public commença à se tourner vers la Chine; vite un vaisseau de commerce s'y dirigea(1698).¹ Ces marchands contribuèrent beaucoup à mettre les pays d'Extrême-Orient en honneur - la multiplication des voyages dont nous avons déjà parlé en est la preuve la plus probante. Grâce à ces initiatives isolées les grandes compagnies de commerce essayèrent d'étendre leurs opérations dans des contrées orientales. Pour fonder ces compagnies, il faut attirer des souscripteurs: sous le "système de Law" le public tourne son attention vers l'Asie avec un certain enthousiasme. Bien plus, Colbert fonde la Compagnie de la Chine en 1660, la Compagnie des Indes orientales en 1665, la Compagnie du Levant en 1670.² Des comptoirs sont créés sur les côtes d'Asie et constituent des points de rencontre entre Français et Asiatiques.

Mais l'influence des relations politiques semble plus considérable que celle des relations commerciales. Les efforts commerciaux deviennent de plus en plus des mouvements d'expansion coloniale -ce qui est très important pour la connaissance de l'Orient et ce à quoi Voltaire est expressément hostile. Ce mouvement s'oriente surtout vers l'Inde où l'on a déjà fondé certains comptoirs et poussé de courtes explorations. La France faillit posséder l'Inde

¹Ibid., p.79.

²Roger Mathé, L'Exotisme d'Homère à Le Clézio,p.79.

grâce à la réorganisation de la compagnie des Indes Orientales par Law en 1719 (avec comme conséquence la banqueroute du financier écossais), grâce aux efforts des nouveaux directeurs Lenoir et Dumas qui tentent de devenir les maîtres de l'Inde en se mêlant aux différends des princes indigènes et en se proposant comme protecteurs, et grâce aussi à Dupleix qui tâche d'établir un nouvel empire colonial par la guerre.¹ Les conquêtes de Dupleix, la résistance opposée aux Anglais par Lally Tollendal rendent familiers les noms de Pondichéry et de Madras. Bien que ce rêve disparaisse en 1760, l'intérêt des Français se fixe déjà sur des pays lointains longtemps ignorés, au moins on ne peut plus négliger le pays dont on est presque possesseur. Le Proche-Orient, l'Extrême-Orient ne sont plus des contrées mythiques; ils deviennent des pays connus, enjeux de rivalités politiques et de conflits.

Mais parallèlement à ces tentatives d'expansion coloniale, l'envoi d'Ambassadeurs en Orient contribue aussi à développer la curiosité des Français envers ces pays lointains.

Le public s'intéresse beaucoup à ce travail diplomatique pourtant si lointain, si enveloppé de mystère. C'est avec le règne de Louis XIII que commence une liste presque ininterrompue d'ambassadeurs, et parmi eux des noms

¹Ibid., p.82.

illustres: comte de Cézzy, marquis de Nointel, comte de Guillerages, baron d'Argental, comte des Alleurs, marquis de Bonac, comte de Vergennes, comte de Saint-Priest etc.¹ Les journaux du temps, le Mercure par exemple, ne manquent pas à narrer les missions de ces représentants de la France. Les effets de ces missions politiques paraissent remarquables dans la littérature. C'est un diplomate en charge à Constantinople, M. de Cézzy, qui conte à Racine les tragiques amours du Prince Bajazet et de la Sultane. Certains actes dans le Bourgeois Gentilhomme paru en 1670 sont teintés de turqueries qui rappellent la venue de l'envoyé de la Sublime Porte, Soliman Muta Ferraca, reçu par Louis XIV en 1669. Les Lettres Persanes parurent en 1721, l'année même de l'ambassade de Mehemet Effendy; Voltaire fit jouer Mahomet en 1742, six mois à peine après l'entrée à Paris de Saïd Mehemet Pacha, envoyé du Sultan. Et si l'on rédige une liste des ouvrages concernant le Siam (voyages, descriptions géographiques, histoires, études, oeuvres proprement littéraires), on constate qu'il en parut beaucoup à la période des visites des ambassadeurs de Siam en 1684 et en 1686.² Dans l'oeuvre de Dufresny

¹Pierre Martino, L'Orient dans la littérature française au XVIIe et au XVIIIe siècle, p.90.

²Les récits de voyage sont: Relation historique

Amusements sérieux et comiques, dont de nombreuses et rapides rééditions marquent la grande faveur du public, le héros est un Siamois. La Bruyère parle des Siamois, "leur physionomie est assez connue en France." Nous voyons que l'influence des ambassadeurs est bien significative.

De plus, les religieux qui tentent d'agrandir le royaume du Christ contribuent à élargir la connaissance des contrées asiatiques.

"Tout au long du XVIIIe siècle, enfin, paraîtront les Lettres Edifiantes et Curieuses des Jésuites missionnaires en Extrême-Orient. C'est une matière toute nouvelle pour l'esprit critique, prompt à en tirer des leçons de relativité et des objections contre le christianisme"¹.

A vrai dire, l'évangélisation de l'Asie commença de très bonne heure. Dès la fin du XVIe siècle, François Xavier

du royaume de Siam(1684), Relation des voyages et des missions du royaume de Siam(1685), Voyages au Siam(Le Père Tachard, 1686 et 1689), Voyage de Siam des pères Jésuites (1686), Relation de l'ambassade de Siam(De Chaumont,1686), Journal du voyage de Siam(De Choisy,1687), Histoire naturelle et politique du royaume de Siam(Gervaise,1688), Histoire de M.Constance, premier ministre du roi de Siam (1690), Du Royaume de Siam(La Loubère,1691).

¹André Lagarde et Laurent Michard, XVIIIe siècle, p.13.

"l'apôtre des Indes" étendit sa prédication au Japon. Les Jésuites s'employèrent à christianiser les pays orientaux. Leur tâche s'élargit chaque jour à la Chine, à tous les pays de l'ex-Indo-Chine, à l'Inde, à la Perse, au Levant, bref à tous les pays cités dans la littérature. Jusque dans le premier tiers du XVIIIe siècle, malgré les rivalités entre les Jésuites, les Franciscains, les Dominicains et malgré la protestation des peuples autochtones, les Chinois par exemple, les missionnaires ne permirent pas l'éclat des progrès incessants de leur missions. Ces actions religieuses qui laissèrent des traces fortement marquées dans l'esprit public aussi bien que dans les ouvrages littéraires s'exercèrent pendant plus d'un siècle et demi. En effet nous devons aux missionnaires la révélation de l'Extrême-Orient, de la Chine et du Japon à peine effleurés par les voyageurs. La Chine, par exemple, restait peu connue jusqu'aux dernières années du XVIIe siècle mais quarante ans après la connaissance de ce pays mystérieux s'élargit. Le témoignage de Du Halde assure ce fait :

"On ne peut guère disconvenir que les connaissances les plus certaines que nous ayons de la Chine, ne nous soient venues par le canal des missionnaires, qui ont passé la plus grande partie de leur vie dans la capitale et les provinces de ce grand empire...."¹

¹Pierre Martino, L'Orient dans la littérature française au XVIIe et au XVIIIe siècle, p.107.

De même, avant le XIXe siècle, le Japon n'était connu que par quelques récits de Jésuites; tous les ouvrages dans lesquels on parlait de ce pays étaient écrits ou à tout le moins directement inspirés par eux.

Les livres écrits par les religieux de l'Eglise du Japon aussi bien que par les Jésuites de la Chine sont chers aux âmes pieuses de l'Europe car ils révèlent aux lecteurs le progrès, les gloires et les martyrs de la religion chrétienne à l'autre extrémité du monde. Bien plus ils répondent à la curiosité des Européens grâce à la richesse des détails sur les Japonais et surtout les Chinois. Les recueils les plus populaires sont les Lettres Edifiantes publiées en Europe par les soins de la Compagnie de Jésus dont la plus ancienne est une lettre de François Xavier parue en 1545; mais à vrai dire le premier recueil ne parut qu'en 1702; la collection véritable commença en 1703 et s'étendit jusqu'en 1776.¹ L'Eglise du Japon prit ces lettres comme procédé pour présenter son action au public. Elle la lui conta en français, en italien, en espagnol, en portugais, en latin. Ce sont des Recueils des plus fraîches lettres écrites par ceux de la Compagnie de Jésus, des Nouveaux avis sur l'amplification du Christianisme, des Avis de la bienheureuse mort de religieux de la Compagnie de Jésus, des Histoires glorieuses de la mort de Chrétiens japonais, des Relations de la persécution

¹Ibid., pp.110-111.

du Japon...etc; presque un volume par an, un au moins tous les deux ans. Les Jésuites de la Chine ne cédèrent rien à leurs confrères. Non seulement ils racontèrent leurs missions et leur propagande dans des lettres mais de plus ils s'adressèrent aux journaux, le Mercure galant par exemple. De même, les missions du Siam, du Cambodge, de l'Inde et de la Perse se mirent également à donner de la besogne aux imprimeurs.¹

Le poids de ces quatre types de relations avec l'Orient (liens commerciaux, voyages, missions diplomatiques et religieuses) apparaît clairement dans la littérature occidentale.

Dè cet ensemble de matériaux, les écrivains pouvaient composer une image des orientaux plus riche en détails que celle dont jusque-là ils se contentaient. De vieux livres des voyageurs, des ambassadeurs et des révérends pères, ils dégagèrent et construisaient une sorte d'Orient-type, même factice et incomplet à nos jours, mais qu'il est facile de retrouver dans la littérature du temps. L'Oriental est bel homme, plein d'esprit, d'imagination et d'intelligence. D'après Chardin, il est au reste "galant, gentil, poli, bien élevé".² Son hospitalité, sa tolérance, son humanité ainsi que sa passion violente et sa fatalité sont toujours exaltées par les voyageurs et en conséquence

¹Ibid., pp.110-113.

²Ibid., p.61.

exposées par les écrivains dans les oeuvres littéraires de la fin du XVIIe et au début du XVIIIe siècles.

L'Orient n'était pas absent des lettres françaises de ce temps. Il se retrouve dans le théâtre. Le prestige des sultans est à la mesure du genre tragique. Mairet compose Solyman (1630), Tristan l'Hermite Osman (1656).¹ Racine, lui, inspiré par le récit de M. de Cézzy, évoque dans Bajazet l'atmosphère étouffante du harem. Les deux protagonistes ont la mentalité et le tempérament des Orientaux: Bajazet, indolent et fataliste, ne ressemblant point à un homme d'Occident, -Roxane, incapable de se maîtriser, excessive dans son amour, sa jalousie, sa haine. Malgré les critiques désagréables de Corneille, de Donneau de Visé, de Mme de Sévigné, de Robinet et de maints autres,² L'Orient se révèle tout à fait dans Bajazet. On y sent le Coran autant qu'on retrouve la Bible dans Athalie. La couleur exotique tient à la valeur évocatrice des noms propres: Bajazet, Roxane, Amurat, Acomat, Atalide et au "climat surtout" qui évoque un "milieu" particulier: un tel entretien ne peut se dérouler que dans un sérail, monde clos, luxueux, silencieux, situation habituelle aux cours d'Orient mais anormale pour la Cour de France. Jules Janin

¹Roger Mathé, L'Exotisme d'Homère à Le Clézio, p.81.

²Ibid., p.81.

se croit transporté dans une mosquée ou dans un harem et évoque "... la nouveauté étrange, infinie du Bajazet de Racine."¹ Il ne s'agit pas d'un exotisme extérieur, mais d'un exotisme moral: une atmosphère suffocante, mélange d'exaltation, de sensualité, de résignation, de violence à peine contenue. Là plus qu'ailleurs, la mort est la compagne de l'amour.

"De toi dépend ma joie et ma félicité:
De ma sanglante mort ta mort sera suivie."²

Après Racine, il n'y a que Voltaire qui écrit des tragédies exotiques: Alzire, Zaïre, L'Orphelin de la Chine, mais il les utilise à des fins de propagande. D'autres font de timides essais: l'abbé Leblanc Aben Saïd, empereur des Mongols (1736), La Noue Mahomet II.³ Voltaire ne manque pas de documents comme les autres. Il se renseigne d'abord sur les moeurs de ceux dont il veut repeindre l'image. Récits des voyages, lettres des missionnaires, études savantes, il a tout lu.

La comédie use et abuse de la chatoyante couleur orientale. L'Orient représente le pays de la longueur, des amours tumultueuses, de la fantaisie... Scarron fait jouer en 1653 Don Japhet d'Arménie.⁴ Les turqueries insérées dans

¹Pierre Martino, L'Orient dans la littérature française au XVIIe et au XVIIIe siècle, p.195.

²Jean Racine, Bajazet (Paris:Larousse, 1959),p.37.

³Roger Mathé,L'Exotisme d'Homère à Le Clézio,p.97.

⁴Ibid., p.81.

le Bourgeois Gentilhomme reflètent l'intérêt du public pour l'Orient à ce moment-là. Molière, comme Racine, inspiré par le récit du chevalier d'Arvieux, représente les principales cérémonies religieuses des derviches d'alors dans la scène où Cléonte et son valet Covielle déguisés en Turcs de fantaisie, ont organisé une mascarade. Les gestes sont vrais, les paroles par moments authentiques, et les attitudes d'ensemble assez fidèlement reproduites: on n'exagère pas beaucoup en écrivant que le meilleur commentaire de ce ballet serait la description des pratiques d'une congrégation musulmane, telle qu'on peut les voir encore aujourd'hui.

Parallèlement à l'apparition de l'Orient dans la tragédie, on peut aussi noter sa présence dans la comédie. Mais là, il semble perdre son vrai caractère et devient burlesque et parodique. Lesage met en scène des sujets orientaux. Les acteurs s'habillent à l'arabe ou à la chinoise. Il donne au théâtre de la Foire et à la Comédie italienne plusieurs comédies dans lesquelles Arlequin est tour à tour roi de Sérendib, roi de Chine, ou Grand Mongol. Après lui, Saintfoix présente dans les Veuves turques une image plaisamment burlesque du Proche-Orient. Palissot fait de même dans Le barbier de Bagdad (1763), et Poinciset dans Le faux dervis (1757).¹ Tous les

¹Ibid., p.97.

déguisements successifs, qui conviennent à la bizarrerie du costume, amusent beaucoup le public. On peut dire que de 1715 à 1735 il y a un véritable engouement pour ce genre de distractions.

L'Orient ne cesse pas d'être la parure de la scène française. Au début du XVIIIe siècle, on inventa un divertissement nouveau - l'opéra-comique. Il tire quelques aspects des pays d'Orient: le décor (palais somptueux, jardins splendides, fêtes, danses luxueuses), la musique, qui rappelle les passions déchaînées qu'on prête aux Orientaux. Rameau compose les Indes galantes (1735) Sémiramis (1748), Calmson et Ramèche Zoroastre (1749), Beaumarchais Tarare (1787).¹

L'influence de la mode pour les contes

Mais la présence de l'Orient dans la littérature ne se limite pas au théâtre. Au début du XVIIIe siècle la mode pour les contes orientaux, une forme de fiction, s'épanouissait. Pendant dix ans, les contes orientaux furent dans le plein de leur éclat. La donnée fantastique, l'imprévu du récit, la richesse du cadre, l'exotisme du lieu où la scène se situe, tout exalte l'intérêt du public. Celui-ci était en effet lassé des histoires galantes, des romans amoureux et historiques, mettant en jeu par des voies battues d'intrigues, les mêmes sentiments chez les

¹Ibid., pp.97-98.

mêmes personnages. Un auteur du temps critique d'ailleurs cette sorte de délassement :

"Les petites histoires françaises ont ordinairement une intrigue, un plan et un objet qui se développe avec ordre; mais l'habitude où nous sommes de les lire nous fait trop aisément prévoir le dénouement, au lieu que les histoires orientales n'ont souvent qu'un seul objet dont l'effet est d'exciter la surprise, en voyant que les plus petits incidents amènent les plus grandes révolutions. C'est en cela que consiste presque tout leur attrait."¹

Le mouvement commence par la traduction des manuscrits de la bibliothèque du roi. Le résultat c'est l'expansion brusque des contes qui jusqu'à présent n'avaient pas connu leur plein épanouissement. Jean Galland est l'initiateur. Il publia en 1704 la traduction des Mille et une Nuits en un tout petit volume. D'autres volumes suivirent rapidement à de courts intervalles. Pendant le temps de publication, Petis de la Croix, son collègue, présenta l'Histoire de la Sultane de Perse et des Visirs, puis traduisit Les Mille et un Jours en collaboration avec Le Sage. L'apparition des Mille et une Nuits et des Mille et un Jours marqua une étape importante puisqu'elle répondit à l'heure propre à la curiosité avide des lecteurs qui s'éprenaient déjà des contes pour enfants. Il convient de dire qu'à la fin du XVIIe siècle la mode était aux contes pour les jeunes: Perrault, Mme d'Aulnoy,

¹Pierre Martino, L'Orient dans la littérature française au XVIIe et au XVIIIe siècle, p. 255.



Mme de Murat réjouissaient les imaginations puériles, mais il ne manquait pas de grandes personnes qui prenaient à Peau d'Ane un plaisir extrême.

L'engouement de ce temps pour la littérature de féerie est prouvé par la quantité d'oeuvres publiées dans ce domaine: Les Contes moins Contes que les Autres, et la Reine des Fées de Preschac, les Contes de Fées de la comtesse de Murat, les Contes de Fées (en huit volumes) de Madame d'Aulnoy, les Fées, Contes des Contes de Mademoiselle de la Force, et enfin la Tyrannie des Fées Détruite de Madame D'Auneuil. Cette avalanche fut telle dans les dix dernières années du XVIIe siècle qu'il se trouva un abbé de Villiers pour publier en 1699 les Entretiens sur les Contes de Fées et sur Quelques Autres Ouvrages du Temps. On peut conclure en quelques lignes que les contes de cette époque étaient à la fois des récits symboliques et moralisateurs. On mettait en scène des personnages impersonnels, "le Roi, la Reine, le Prince, le Loup, le Chat, l'Ogre..." jamais autrement nommés. Ils sont anonymes. La Majuscule dont ils se parent le souligne bien. Le nom est inutile car chaque personnage représente le bien, le mal, la sagesse, la stupidité, l'amour, la haine, l'innocence, la jalousie... Cette sorte de symbolisme aide à mieux entraîner le lecteur vers la morale donnée

¹Charles Perrault, Contes en vers (Strasbourg: Brocéliande, 1959), p. 28-32.

par l'auteur au dénouement.

Cette mode littéraire ne s'effacera pourtant qu'aux environs de 1710 car "On lui préférera dès lors les contes orientaux et le merveilleux des Mille et Une Nuits, traduites par Galland entre 1704 et 1717. Après la parution des Mille et une Nuits, une suite incessante de publications de contes fantastiques prouve l'enthousiasme du public pour ce genre littéraire. Ces contes imitent l'oeuvre de Galland et de Petis de la Croix: Les Aventures d'Abdalla fils d'Hanif(1713), les Mille et un Quarts d'heure, contes tartares(1715), Les Sultanes de Guzarate ou les Songes des hommes éveillés, contes mogols(1732), Les Aventures merveilleuses du mandarin Fum Hoam, contes chinois(1723), Histoire des trois fils d'Hali Bassa et des trois filles de Sinoco(1746).¹

La faveur des contes orientaux dépasse les limites d'une mode ordinaire. On les réédite, on les porte au théâtre: ils entrent dans la conversation courante et y restent sous forme d'expressions toutes faites. Voltaire, par exemple, dans une lettre à d'Alembert demande, "Ne croyez-vous pas lire les Mille et une Nuits, quand vous voyez.." L'avis de Gueullette dans la Sultane de Guzarate témoigne bien de l'attrance pour les contes orientaux.

¹Pierre Martino, L'Orient dans la littérature française au XVIIe et au XVIIIe siècle, pp.256-257.

"MM. Galland et Petis de la Croix ou du moins ceux qui leur ont prêté leur plume pour rédiger et écrire les contes arabes, persans et turcs, paraissent avoir épuisé la matière, et il semble qu'il n'y ait plus qu'à glaner après eux; cependant le fonds des histoires orientales est si ample, les fables qu'elles admettent sont en si grand nombre, et elle prêtent des aventures si étonnantes à leurs héros, .. que plusieurs de nos auteurs romanciers n'ont pas dédaigné de puiser dans ces sources... des histoires dont quelquefois même ils n'ont fait que changer les noms."

Nous pouvons constater que les contes inspirés par les Mille et une Nuits ne sont plus des contes pour enfants. L'affabulation orientale: l'histoire du sultan sensuel entouré de femmes voluptueuses, l'amour scandaleux des pensionnaires du harem et de leurs amants clandestins, se prête à un romanesque licencieux dont le public est très friand car il convient aux moeurs relâchées du temps. La fin du règne de Louis XIV a été une période d'austérité et de rigueur janséniste imposée par Mme de Maintenon tandis que la Régence du Duc d'Orléans se traduit par un relâchement des moeurs.

"La licence des moeurs devient extrême dans certains sphères de la haute société et dans une sorte de demi-monde où se coudoient gentils hommes et aventuriers. Cette immoralité cynique ne s'étale que dans des milieux limités; la frivolité, rançon de l'esprit et de l'ironie, est beaucoup plus répandue: on affecte de prendre à la légère les questions les plus graves, on rit des défaites de la France, on considère la vie comme un jeu, et "tout finit par des chansons".

Donc, les contes déjà cités se recrutent dans la littérature libertine, y compris Sopha de Crébillon fils,

¹ Ibid., p.258.

² André Lagarde et Laurent Michard, XVIIIe siècle, p.9.

Histoire du sultan Misapouf de Voisenon, Bijoux indiscrets de Diderot. Sous le couvert d'une légère fiction orientale, transparente autant qu'on peut le souhaiter, Crébillon et Voisenon content l'histoire galante et scandaleuse du temps et Diderot les dépasse en poussant le libertinage jusqu'à la simple pornographie. Tous ces ouvrages valent par l'élégance, la distinction, la finesse mais toute pensée solide en est absente.¹

Ce penchant vers l'Orient qui s'accroît de plus en plus au cours des années depuis le Moyen-Age jusqu'au XVIIIe siècle peut en partie expliquer la tentation de Voltaire à utiliser cette sorte de fiction: les contes.

Mais les contes de Voltaire ne peuvent pas être classés dans la littérature libertine où l'esprit se dépense en de futilités inventions; au contraire, en créant ses contes philosophiques il y insère plus de substance et plus de poids sans faire aucun tort à leur légèreté suprême. Grâce à son érudition, Voltaire a tendance à présenter des sujets exotiques. Il n'est pas comme ses prédécesseurs ou même ses contemporains qui laissent tomber l'information sur l'Orient, au contraire, son information est d'une merveilleuse abondance: récits des voyageurs, lettres des missionnaires, études savantes, il lit tout. Non seulement il lit, mais aussi il critique comme on peut le voir dans son

¹Roger Petit, Contes I Zadig-Micromégas (Paris: Larousse, 1939), p.5.

Essai sur les Moeurs: il oppose Bernier qui "est un philosophe" à Tavernier qui "parle plus aux marchands qu'aux philosophes".¹ Ce livre est, de tous les livres du XVIIIe siècle celui où l'Orient tient le plus de place. A l'aide de sa précieuse perspicacité historique, il sait reconstituer la vision des civilisations disparues: les Arabes, les Ottomans, la Perse, l'Inde (le Mogol), la Chine et le Japon.

"Je ne parlerai point ici du royaume de Siam, qu'on nous représentait beaucoup plus vaste et plus opulent qu'il n'est; on verra dans le Siècle de Louis XIV le peu qu'il est nécessaire d'en savoir. La Corée, la Cochinchine, le Tonkin, le Laos, Ava, Pégu, sont des pays dont on a peu de connaissance; .."²

Ainsi ne s'étonnera-t-on pas que l'atmosphère, le nom des personnages, les endroits dans les contes philosophiques de Voltaire fassent allusion à l'Orient. Grâce à son érudition et à son goût de la nouveauté, il peut créer avec succès une nouvelle sorte d'oeuvre littéraire car il sait peindre les civilisations étrangères ou des moeurs différentes de celles des Européens. Il sait tourner la comparaison à la satire des moeurs françaises. La matière orientale est un moyen commode de critiquer l'état politique, social et religieux du vieux pays.

Mais en parlant de l'origine des contes philoso-

¹ François-Marie Arouet de Voltaire, Essai sur les moeurs Tome II (Paris: Garnier Frères, 1963), p.404.

² Ibid., p.798.

phiques de Voltaire, il manquerait une source importante si l'on ne se référait pas aux Lettres Persanes de Montesquieu, un des modèles pour les contes de Voltaire.

Dans ce livre, Montesquieu fait vivre en plein Paris des hommes d'Asie, Usbek et Rica qui visitent la France de 1712 à 1720¹ et les fait parler par les lettres qu'ils écrivent à divers amis pour leur faire part de leurs impressions; ils reçoivent également des nouvelles de Perse, en particulier du sérail d'Usbek. Dans leurs lettres, les personnages asiatiques notent à leurs amis les embarras de la ville, de l'Opéra, des théâtres, des cafés; ils observent curieusement la société, les femmes surtout, les modes, les préjugés sur le duel et le point d'honneur, la noblesse; ils se rendent compte du relâchement des liens de la famille et du mariage. Usbek et Rica ne racontent pas seulement des impressions superficielles mais ils discutent de hautes questions de politique, de métaphysique et de morale: l'intolérance religieuse, les richesses usurpées du clergé, l'autorité du roi.

Mille usages auxquels les Français sont depuis longtemps habitués apparaissent soudain ridicules et absurdes à cause de la feinte candeur des Persans qui donne beaucoup de sel à ces remarques critiques, et un comique particulier naît de la désinvolture avec laquelle l'auteur traite des

¹ André Lagarde et Laurent Michard, XVIIIe siècle, p.79.

questions sérieuses. Par la plume de ses Persans, à l'aide de la forme épistolaire, Montesquieu garde toute la couleur de la peinture de la société française à la fin du règne de Louis XIV et au début de la Régence. C'est une littérature satirique, satire légère des moeurs et habitudes parisiennes, satire plus hardie du système politique et de la religion. Ce procédé de l'esprit qui consiste à se feindre étranger à la société où l'on vit, à la regarder du dehors et comme si on la voyait pour la première fois, et que Roger Caillois appelle "la révolution sociologique"¹, sera souvent repris par les philosophes du XVIIIe siècle, en particulier par Voltaire.

Pourtant, ce procédé n'est pas nouveau; en réalité, on devrait faire honneur à Giovanni Paolo Marana qui publie en 1684 l'Espion dans les cours des princes chrétiens.² L'auteur, inspiré peut-être par les récentes ambassades de Siam, suppose qu'un Turc est envoyé en Europe par la Sublime Porte pour épier les cours des princes. Ses notes manuscrites et les brouillons des lettres qu'il écrit à ses correspondants turcs sont découverts par hasard. Il consigne méticuleusement tout ce qui s'est passé de frappant: événements historiques, successions de rois, mouvements d'armées, congrès et traités de paix. Il se moque aussi des

¹Ibid., p.79.

²Pierre Martino, L'Orient dans la littérature française au XVIIe et au XVIIIe siècle, p.284.

superstitions religieuses. Ses lettres nous disent ce qui l'émeut: les embarras de Paris, les rues pleines de voitures, le caractère léger et inconstant des Français, le luxe des grands seigneurs, l'abondance des palais et des églises, la beauté des hôpitaux, les agréments du Jardin des plantes. Elles sont comme un tableau général de l'actualité au XVIIe siècle.

Le succès de l'ouvrage est remarquable. Il est réimprimé treize fois et va trouver bientôt des imitateurs. Le premier est La Bruyère qui crée un personnage siamois pour critiquer la France dans le même esprit que l'envoyé turc. La première édition des Caractères fut publiée en 1688.¹ Mais certains oublient La Bruyère en tant qu'imitateur de Marana et pensent que l'honneur doit en être rendu à Dufresny: Voltaire, par exemple, affirme: "Après que l'Espion turc eut été envoyé en France sous Louis XIV Dufresny fit voyager son Siamois."²

Dufresny fait faire une satire de la cour par un Siamois dans les Amusements sérieux et comiques (1705). Il le promène au Palais de Justice, à l'Opéra, dans les jardins publics, à l'Université; il lui montre la société, les femmes, les joueurs, le relâchement des liens du mariage.

¹Ibid., p.288.

²Ibid., p.288.

"Je vais donc prendre le génie d'un voyageur Siamois, dit Dufresny, qui n'aurait jamais rien vu de semblable à ce qui se passe à Paris..Je donnerai l'essor à mon imagination et à la sienne,.Je suppose donc que le Siamois tombe des nues,et qu'il se trouve dans le milieu de cette cité vaste et tumultueuse, où le repos et le silence ont peine à régner pendant la nuit même"¹

Malheureusement Dufresny ne tire guère parti de son Siamois. Il semble qu'il oublie parfois ce personnage. Le livre est agréable, plaisant, pourtant il reste éloigné de l'oeuvre de Marana. Il existe plus de traits communs entre les Lettres Persanes et l'Espion dans les cours des princes chrétiens. Une preuve significative est que les éditions hollandaises des Lettres Persanes ajoutent au-dessous du titre: "dans le goût de l'Espion dans les cours" (1730)²

L'influence de l'Angleterre

De ses prédécesseurs (Marana, La Bruyère, Dufresny, et Montesquieu), Voltaire pourra retirer certaines techniques qu'il gardera en réserve jusqu'à ce qu'il se consacre à ses contes philosophiques. Il est vrai que son génie est occupé jusqu'en 1746 par la tragédie, l'épopée, l'histoire, le pamphlet philosophique, le discours en vers, la vulgarisation scientifique, la poésie satirique et lyrique. Mais il n'est pas juste de dire que Voltaire trouve ce nouveau genre par

¹C.-A.Fusil, Lettres Persanes-Considérations, p.6.

²Pieere Martino,L'Orient dans la littérature française au XVIIe et au XVIIIe siècle, p.284.

hasard lors d'une disgrâce qui l'oblige à quitter précipitamment la cour pour gagner Lunéville et Sceaux, comme l'a dit Roger Petit.¹ Les études de Voltaire, commencées depuis longtemps, sur le mouvement de ce genre littéraire font preuve que ce n'est pas le hasard qui intervient. Il a déjà fixé son attention sur la fiction en se plongeant dans les récits de voyages, les lettres de missionnaires et tant d'autres livres savants jusqu'à ce qu'il soit imprégné de l'Orient et du procédé dit "révolution sociologique" de Montesquieu. Et ses efforts de rechercher la source de ce procédé prouvent bien l'intérêt de Voltaire envers la littérature satirique. Pourtant il n'écrit aucun conte philosophique avant l'époque de son séjour en Angleterre - ce qui nous entraîne à nous poser la question de savoir si Voltaire a subi certaine influence des écrivains anglais et si la mode du cosmopolitisme intervient dans la réflexion de Voltaire. Si nous jetons un coup d'oeil sur la mode à ce moment, y compris le succès des écrivains d'"Augustan Age" dont les oeuvres sont marquées par la satire et l'engagement social, nous trouverons sans surprise que la réponse à ces deux questions tend vers le "oui".

A partir du règne de Louis XIV, la France sert de modèle à l'Europe entière par sa littérature, ses arts,

¹Roger Petit, Contes I. Zadig-Micromégas, p.6.

ses modes, son élégance et son esprit: Frédéric II le roi de Prusse parle français et construit des châteaux adaptés de Versailles, la reine de Russie Catherine II manifeste un sentiment d'admiration pour Diderot et l'attire à sa cour, le style rococo répand ses charmes gracieux en Allemagne et en Italie. En revanche, les influences étrangères jouent un rôle important en France. L'anglomanie se décèle dans les moeurs: "on crée des clubs; on boit du thé; on préfère les parcs à l'anglaise aux jardins à la française". Quant au domaine littéraire, on note que les écrivains se disent "européens", et même "citoyens du monde". On tourne ses regards de Descartes vers Newton, on imite Goethe, Shakespeare. MM. Lagarde et Michard mettent en valeur ce point particulier par les remarques suivantes:

"..mais dans tous les domaines c'est l'influence anglaise qui est prépondérante. Voltaire et Montesquieu trouvent dans le régime politique de l'Angleterre des leçons de tolérance et de liberté(..)on se met à l'école du philosophe Locke, d'ironistes comme Swift et Sterne; on traduit et on imite Shakespeare, Pope, Richardson"¹

Plus loin, on peut lire:

"Au XVIIIe siècle, la pensée anglaise va se répandre en France grâce aux traductions dues aux protestants français réfugiés outre-Manche et aux séjours de nos philosophes en Angleterre."²

et "De plus en plus, les esprits se tourneront vers l'Angleterre et la Hollande, pays plus libéraux où se réfugient

^{1,2} André Lagarde et Laurent Michard, XVIIIe siècle, p.11.

les hommes qui veulent penser librement."¹

Il est donc certain que Voltaire, qui a passé trois ans en Angleterre (1726-1729) après avoir été envoyé de nouveau à la Bastille par une lettre de cachet et puis autorisé à s'exiler, a subi l'influence des écrivains anglais. Mais de quels écrivains? Outre Shakespeare dont les oeuvres et la gloire inspirent les trois tragédies Brutus (1730), Zaire (1732), Adélaïde du Guesclin (1734), outre Newton qui lui fournit l'idée de la physique expérimentale et Locke l'idée de la tolérance,² nous pensons à Jonathan Swift dont les Voyages de Gulliver, son chef d'oeuvre, parurent en 1726 et que Voltaire connut personnellement lors de son voyage en Angleterre. Monsieur Gustave Lanson affirme que non seulement Voltaire eut la chance d'échanger familièrement des paroles avec les plus célèbres écrivains et savants de l'Angleterre Edward Young, Gay, Congreve, Colley Cibber, Berkeley, Clarke, mais qu'il vécut trois mois avec Swift chez lord Peterborough.³ Il encouragea même son ami Thieriot à traduire les Voyages de Gulliver en français. Et surtout, le style satirique de cet écrivain évoque celui de Voltaire. Observons un peu le style de Swift et nous verrons certaines ressemblances chez les deux écrivains.

¹Ibid., p.30.

²Ibid., pp.31,111.

³Gustave Lanson, Voltaire, p.38.

Jonathan Swift est un écrivain d'"Augustan Age" qui se rend célèbre par son style. Il déclare que le bon anglais devrait être simple, clair et intelligible comme l'anglais de la Bible. Sa phrase la plus fameuse concernant le procédé d'écriture c'est, "Des mots propres dans des lieux convenables font la définition véritable d'un style prosateur."¹ Etre clair, naturel et concis, éviter le pédantisme et l'affectation, ne pas négliger les harmonies qui rendent des paroles agréables aux oreilles, sont, selon Swift, les moyens d'atteindre le bon anglais, et son anglais est bon dans ce sens.

Les oeuvres de Swift croissent en intensité grâce à l'utilisation d'un autre procédé plus important-la satire. Il emploie l'inversion de ce qu'il appelle "raillery"² c'est-à-dire, dire quelque chose qui d'abord semble être un reproche ou une critique mais qui, par une tournure de "wit"³ imprévue ou surprenante, se termine toujours en louange. Inverser la raillerie signifie donc, dire quelque chose qui paraît être l'éloge et finit toujours en reproche; voici la méthode usuelle de la satire chez Swift. On pourrait résumer en quelques lignes que l'ironie de Swift se manifeste par des circonstances graves, un air

¹W.D.Taylor, Jonathan Swift (London: Peter Davies, 1933), p.253.

"Proper words in proper places make the true definition of a prose style."

²Ce mot peut être remplacé par le mot français raillerie

³Ce mot peut être traduit par le mot français esprit

sérieux, un ton inexorable accompagnés par des conclusions étonnantes et amères. Pourtant l'humour ne manque pas dans les oeuvres de Swift. Il est raisonnable de rire de ceux qui prennent l'église pour un lieu de rendez-vous galant; nous rions aussi de l'insolence des serviteurs, des mots vulgaires ou d'une conversation solennelle. Mais, chez Swift le rire est mêlé de mépris, mépris envers la faiblesse et l'insignifiance humaines. Les défauts de l'homme sont le thème de sa satire. Pour lui, l'homme est un être terrestre, esclave de ses besoins et de ses désirs physiques, misérable par nature. S'il se rendait compte de son état, il serait moins orgueilleux de sa propre valeur et sa vie en serait moins malheureuse.

En lisant les oeuvres de Swift surtout Les Voyages de Gulliver, on a l'impression que l'on est en train de s'enfoncer dans l'oeuvre de Voltaire car on retrouve chez ces deux auteurs des procédés de style identiques: utilisation des aventures du héros pour critiquer indirectement les diverses institutions de la France et de l'Europe, emploi des mots précis, concis et intelligibles, de l'inversion de la raillerie, le thème de la vie et la nature malheureuses de l'homme.

Outre le style, certaines péripéties dans Les Voyages de Gulliver sont empruntées par Voltaire. L'histoire de la querelle qui dure depuis quinze cents

années entre deux sectes opiniâtres dans Babylone où Zadig est Premier Ministre fait allusion au désaccord entre "Big-Endians" et "Small-Endians" dans le Voyage à Lilliput dans lequel Swift critique les catholiques et les protestants.

Un secte prétend qu'il faut entrer dans le temple de Mithra du pied gauche et l'autre du pied droit; ces détails ^{sont} imaginés par Voltaire; pourtant on ne peut s'empêcher de songer aux "Whigs" et "Tories" masqués par Swift en "High heels"¹ et "Low-heels"²; et quand Voltaire fait entrer Zadig dans le temple en sautant à pieds joints, on se rappelle l'action de l'héritier du trône qui boîte avec un talon un peu plus haut que l'autre. Voltaire exprimera plus tard avec éloquence la même idée dans la "Prière à Dieu" qui termine le chapitre XXVIII du Traité sur la tolérance.³ De même, on peut noter l'histoire des mages blancs et des mages noirs qui se disputent sur la direction vers laquelle on doit se tourner en priant Dieu: les blancs soutiennent "le couchant d'été", les noirs "l'Orient d'hiver"; cette querelle évoque la dispute entre des gros et des petits boutiens dans Voyage à Lilliput. La conclusion de Zadig qui ordonne qu'on se tourne comme on le veut est semblable à celle de Gulliver.

De même, Monsieur Roger Petit indique qu'il n'est

¹ talons-hauts

² talons-plats

³ Roger Petit, Contes I Zadig-Micromégas, p.36.

pas douteux¹ que Voltaire se souvienne pour la façon de chercher un trésorier pour le roi - (chapitre XIV dans Zadig) - du chapitre III du Voyage à Lilliput où il est raconté comment, dans ce pays, on choisit pour les hauts emplois les candidats qui dansent le mieux sur la corde.

A la même époque où la gloire de Swift atteint son apogée, il existe des revues anglaises dont les succès sont un phénomène remarquable à la période d'"Augustan Age." Defoe crée le Review de 1704-1713 traitant des affaires courantes - politique, commerce, religion, morale. Mais la ferveur agressive de Defoe fournit à la revue un ton différent de celui du Tatler (1709-1711) et de son successeur, le Spectator (1711-1712 et 1714). Dans ces deux dernières revues Joseph Addison (1672-1719) et Richard Steele (1672-1729)² parviennent, d'une façon littéraire, à combiner la distraction avec "les lumières", ce qui satisfait les besoins des lecteurs modernes. L'enthousiasme du public est suscité par une invention imaginaire si bien que toutes les pages restent vivantes car elles décrivent des personnages dans les activités familières de la vie sociale. Les auteurs n'hésitent pas à suggérer à leur génération certaines idées sur un ton qui comporte une raillerie ironique, souvent en forme de lettres répondant aux lecteurs. Par exemple, une courte lettre de

¹Ibid., p.54.

²Harry Blamires, A short history of English literature (London: Methuen & Co Ltd., 1974), p.203.

Chloe à Monsieur Bickerstaff:

Cher M. Bickerstaff,

Etes-vous tout à fait aussi bon que vous semblez l'être?
et la réponse décisive de l'édition du Tatler:

Cher Chloe,

Etes-vous tout à fait aussi ignorant que vous
semblez l'être?¹

Dans le Spectator la spéculation s'accroît.
Les institutions commerciales quotidiennes: auberges, clubs,
théâtres, églises, la cour - tous ces centres de l'intérêt
humain sont exposés à nos regards le monde de la mode est
examiné de près, et ~~on y constate même une sorte de vulgarisation
philosophique et théologique.~~ Mais ce que l'on doit remarquer,
c'est la faveur d'Addison envers l'Orient, et surtout pour
les contes orientaux.

Addison s'intéresse en effet beaucoup à l'Orient
Il présente aux lecteurs des contes turcs, persans, arabes
ou chinois, parfois en les traduisant du français. Addison,
comme Marana, puis Dufresny, fait apparaître les étrangers
des pays lointains qui, étonnés par les spectacles de la
vie londonienne, notent d'une manière naïve les moeurs et
les habitudes des Anglais mais sous un aspect qui doit les
rendre ridicules. Une fois, Addison imagine un conte dans

¹ Dear Mr Bickerstaff,
Are you quite as good as you seem to be?
Dear Chloe,
Are you quite as ignorant as you seem to be?

lequel un Japonais décrit Londres à l'un de ses ~~compatri-~~otes: disputes entre "whigs" et "torys", théâtres, extravagances du costume féminin, manque de dévotion dans les églises. Ce procédé fait penser à celui de Montesquieu si bien que Monsieur Meyer remarque, "Le germe des Lettres Persanes n'est-il pas là tout entier? n'y retrouve-t-on pas jusqu'à la forme épistolaire qui pour d'autres motifs encore, convenait à Montesquieu? L'esprit du Spectateur, tour à tour austère, hardi, sceptique, religieux, n'est-il pas l'esprit des Lettres Persanes? Assurément tout semble faire croire que c'est là le modèle que l'auteur a eu sous les yeux!"¹ Que la remarque de M.Meyer soit exacte ou non, si Voltaire tire quelques traits caractéristiques des Lettres Persanes, il pourrait également emprunter le style d'Addison dans le Spectator.

Par ailleurs, on trouve les contes semblables dans les oeuvres de Voltaire et dans celles d'Addison. D'après Monsieur Roger Petit, le conte inséré dans le chapitre XVI de Zadig intitulé "Le brigand" avait déjà été développé par Addison dans le Spectator No 293 du 5 février 1712,² et l'histoire sera reprise encore par Voltaire dans Micromégas et aussi dans l'article "Bibliothèque" des Questions sur l'Encyclopédie, intégrées plus tard au Dictionnaire

¹Pierre Martino, L'Orient dans la littérature française au XVIIe et au XVIIIe siècle, p.291.

²Roger Petit, Contes I Zadig-Micromégas, p.58.

philosophique. De même, Monsieur Ascoli découvre que l'anecdote de l'ermite dans le chapitre XX de Zadig a comme origine un très ancien récit talmudique qu'Addison a rapporté dans son Spectator du 1er décembre 1711.¹

Cette revue à la fois badine et sérieuse connaît un énorme succès: elle est presque aussitôt traduite en français, souvent rééditée depuis, imitée plus souvent encore car il y a des "Spectateurs" hollandais, danois, suisses, américains. Il n'est donc pas douteux que Voltaire, faisant des séjours en Angleterre presque au moment même de l'apogée de cette revue; connaisse l'oeuvre périodique d'Addison et lui emprunte quelques matières au profit de ses contes. De même, Voltaire peut subir l'influence d'une autre écrivain célèbre de l'époque, Alexander Pope (1688-1744)² qui est marqué également par son style satirique. Pope a une amitié profonde pour Swift. Leur échange de correspondance dure pendant de nombreuses années. The Dunciad, l'oeuvre la plus ambitieuse et originale, est une satire. Son but est assez agressif: il pousse l'incompétence littéraire jusqu'au ridicule au nom de l'intelligence et du bon sens. Son Essay on Man est une oeuvre philosophique sérieuse adressée à Henry St John Bolingbroke. Sa réputation, le temps de sa célé-

¹Ibid., p. 74.

²Harry Blamires, A short history of English literature, p. 200.

brité et son style nous font croire que l'auteur de Candide s'inspire plus ou moins de cet écrivain anglais. De plus, Pope fut un des écrivains anglais avec lesquels Voltaire avait eu ^{des} contacts pendant son séjour en Angleterre. C'est à Twickenham qu'il rencontra Pope.¹

Notre analyse sur l'origine des contes philosophiques de Voltaire n'est qu'une ébauche rapide, en effet, un gros volume pourrait être consacré à ce sujet digne d'être largement discuté. Pourtant, la présentation des trois courants de ces sources: l'influence de l'Orient, de la mode pour les contes et des écrivains anglais nous permet au préalable d'esquisser le fond et la forme des contes voltairiens. Nous nous préparons à prouver leur diversité nourrie par des aliments différents. Mais avant d'approfondir la question du style des contes de Voltaire, nous voudrions exposer le but de l'auteur. Le connaissant, on comprendra et appréciera mieux la sagesse et l'habileté de l'écrivain. Le chapitre suivant traitera donc des fins didactiques dans la fiction de Voltaire.

¹Gustave Lanson, Voltaire (Paris: Hachette, 1960), p.38.